



**MILLENNIUM**

**LA FILLE  
DANS LES  
SERRES DE  
L'AIGLE**

**KARIN SMIRNOFF**

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nouvel eldorado de l'énergie verte, le Nord de la Suède, et en particulier Gasskas, attire des entreprises avides de gains et des bandes criminelles pressées de s'enrichir. C'est pour un autre motif que Lisbeth Salander y débarque : sa nièce Svala (la fille de son détestable demi-frère) vit là-haut, seule et désormais livrée à elle-même depuis que sa mère a disparu.

Vers Gasskas se dirige aussi Mikael Blomkvist, afin de célébrer le mariage de sa fille. Mais il ignore que l'homme qu'elle épouse est un édile municipal à l'ambition démesurée, aux fréquentations dangereuses et aux pratiques des plus illégales.

Quand les forces du mal se déchaînent, Blomkvist et Salander sont pris dans la tourmente, séparés mais unis comme aux premiers jours de *Millénium*.

En reprenant les rênes de la saga aux millions de lecteurs, Karin Smirhoff signe un thriller palpitant et d'une actualité brûlante avec en toile de fond les conflits mal assumés des pays nordiques à l'heure de la transition écologique.

# MILLÉNIUM 7

D'après les personnages  
créés par Stieg Larsson  
(1954-2004)

“Actes noirs”

KARIN SMIRNOFF

*Née en 1964 dans le Nord de la Suède, Karin Smirno a débuté sur la scène littéraire en 2018 avec Mon frère (JC Lattès 2021), premier tome de La Trilogie de Jana – vendue à plus de 800 000 exemplaires en Suède, nommée pour le prix August et traduite dans une quinzaine de pays. La Fille dans les serres de l'aigle est le septième volet de la saga Millénium et le premier d'une trilogie prévue sous sa plume.*

DU MÊME AUTEUR

*MON FRÈRE*, JC Lattès, 2021.

Titre original :

*Havsörnens skrik*

Éditeur original :

Bokförlaget Polaris, Stockholm

© Karin Smirnoff et Mogggliden AB, 2022

Publié avec l'accord de Hedlund Agency

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18416-2

Photographie de couverture : © Elizabeth May / Trigger Image

KARIN SMIRNOFF

La fille  
dans les serres  
de l'aigle

MILLÉNIUM 7

roman traduit du suédois  
par Hege Roel-Rousson

*ACTES SUD*



*Elle voit surgir de l'Océan une terre nouvelle,  
une terre verte et riante. Des cascades y tombent,  
l'aigle plane sur les hauteurs, épiant le poisson.*

*L'Edda, Prédiction de la voyante.*



LE NETTOYEUR REGARDE L'HEURE. Quarante et une secondes se sont écoulées entre le moment où il a rempli l'appât de charogne et l'arrivée du premier aigle, une femelle.

Il ne sait jamais précisément d'où ils vont surgir. Ils peuvent nicher dans un arbre tout près. Ou planer à des hauteurs incroyables. Leur acuité visuelle deux cents fois supérieure à celle de l'homme leur permet de détecter une proie à des kilomètres. Caché à cinquante mètres de là, le Nettoyeur observe le festin à travers ses jumelles.

Appât rempli de charogne en six lettres. Festin. Il serait faux de qualifier d'amour paternel la tendresse qu'il ressent pour les oiseaux – il n'y connaît rien. Pourtant, il ne peut s'empêcher de les considérer comme ses enfants. Il pense à eux avant de s'endormir le soir. Et dès son réveil. Qu'il coupe du bois, prépare à manger ou allume le feu : ils occupent son esprit durant toutes les tâches du quotidien. Se sont-ils accouplés ? Les oisillons vont-ils survivre ? Trouvent-ils assez de nourriture ? Parviendront-ils à passer l'hiver ? Oui. Avec son aide et grâce à une saison riche en campagnols, ils passeront l'hiver.

Il passe la main sur ses yeux. Le soleil, plus haut dans le ciel désormais, lui chauffe le dos, peut-être pour la dernière fois de l'automne. Aucune importance. C'est dans un coin du monde oublié des hommes que se trouve sa maison. "Maison" est peut-être exagéré. Une cabane en rondins, abandonnée après la

disparition des derniers forestiers, au début des années 1960. Depuis, ces terres ont été classées réserve naturelle.

Le terrain, accidenté, est composé d'un magma de forêt primaire, d'étangs, de tourbières et de rochers. Aucun véritable chemin ne permet d'y accéder. Hormis les pistes animales, les vestiges d'une route forestière disparaissent peu à peu, effacés par la nature qui reprend ses droits. Impossible d'y accéder autrement qu'à pied ou en quad. Encore faut-il trouver.

Le premier sentier est à plus d'une dizaine de kilomètres de la cabane. Lui ne se déplace que dans un faible périmètre. Au début, il utilisait des branches pour marquer les directions afin de ne pas se perdre. Il dispose d'un ruisseau pour pêcher, des chablis comme réserve de bois et de jolies clairières pour observer les oiseaux et le petit gibier.

La cabane est un refuge, modernisé sommairement au moyen d'un groupe électrogène qui lui sert à charger son portable. Il n'est personne. Un homme sans nom, sans passé et sans avenir. Il ne fait qu'exister. Au jour le jour. Se couche tôt. Se réveille à l'aube. Il fait ce qu'il a à faire sans se préoccuper de savoir si c'est bien ou mal.

Des dates sont gravées dans le bois des murs. Des noms. Des messages adressés à l'avenir de la part d'autres hommes solitaires : *Olof Persson 1881. Lars Persson 1890. Sven-Erik Eskola 1910.* Et ainsi de suite. Mais la solitude est relative. Des mois peuvent s'écouler sans qu'il ne s'adresse à personne d'autre qu'à lui-même, aux oiseaux, aux arbres ou encore aux pierres. Pourtant, il se sent moins seul que jamais. C'est comme si son enfance l'avait rattrapé. Au fil des jours, il se rapproche du garçon qu'il fut autrefois et qui trouvait refuge dans la forêt. Il apprend comment marche le monde en observant, immobile, la parade du coq de bruyère au printemps, en étudiant la façon dont la renarde s'occupe de ses petits à mesure qu'ils grandissent, en regardant s'affairer des fourmis dans leur nid ou en suivant le parcours des scolytes dans les sapins.

*Le garçon a un père. Un grand enfoiré avec des bras dont on ne peut s'échapper. Le garçon a une mère. Personne ne compte*

*sur elle. Le garçon a un frère. Cours, dit celui-ci quand le père rentre, et le garçon s'enfonce dans la forêt.*

*Il attrape un orvet, qu'il attrape à nouveau quand il perd sa queue. Il sort le couteau de sa gaine, lui tranche la tête et tout devient silencieux. Il est le silence.*

*Le garçon pose le reptile sur une pierre, s'adosse au tronc d'un sapin et essuie la lame sur son pantalon. La racle avec son ongle. Son fil tranchant représente la liberté. Personne ne peut lui enlever ça.*

Un autre aigle approche. C'est un jeune mâle. Sa poitrine n'est pas encore revêtue du plumage blanc de la puberté, son bec n'est pas encore jaune. Sans doute éclos l'an passé. Deux ans tout au plus, note-t-il dans son carnet. Dans de rares cas, poursuit-il, les jeunes restent où ils sont nés au lieu de partir vers le sud. Maladie ou défaut éventuels. Point d'interrogation. À surveiller. Point d'exclamation.

La femelle est tellement occupée qu'elle ne prend même pas la peine de défendre son territoire lorsque le jeune – après avoir tourné au-dessus de la charogne – s'aventure à se poser. Il ne reste quasiment que la carcasse. Elle le laisse faire. Tous deux tirent et s'obstinent jusqu'à ce que les tendons lâchent et disparaissent au fond de leurs gorges tels des spaghettis.

Le clou du spectacle n'a duré que quelques minutes. Il range carnet et thermos dans son sac à dos. Glissant la sangle du fusil sur son épaule, il rampe hors de l'abri. Comme d'habitude, la jambe droite ne suit pas. Il est obligé de la tourner à l'aide de ses mains en direction du chemin de retour, le long d'une piste animale. Les bouleaux, les aulnes et les saules ont déjà perdu leurs feuilles. Au passage, il cueille une poignée d'airelles, dont le goût doux-amer le fait grimacer et n'est pas sans rappeler l'odeur qui s'échappe du tonneau en plastique muni d'un couvercle, celui dans lequel est conservée la charogne. Il est bien dissimulé sous un sapin. N'empêche qu'il aurait dû tout mettre dans l'appât. Mais c'est plus fort que lui. Il vit pour ces moments précieux avec les aigles. C'est pour eux qu'il respire, qu'il mange, qu'il dort, qu'il chie. Il y

retournera demain. Son portable sonne. Une seule personne a son numéro. Et lui-même n'appelle qu'une seule personne.

— Oui, répond-il. Si. Demain dans la matinée. D'accord.

Ce matin, il fait plus frais que d'habitude. Il ajoute quelques bûches et réchauffe ses mains autour de sa tasse de café. Il ne doit pas traîner s'il veut arriver à l'heure sur la grand-route. Il pourrait y avoir des imprévus, le quad qui tombe en panne ou un sol trop boueux.

Il parcourt à pied les premiers kilomètres, jusqu'à la cachette du quad. Une simple précaution. Si malgré tout quelqu'un tombait sur le véhicule, on ne pourrait le rattacher ni à la cabane ni à son propriétaire.

Il avance tout en guettant le ciel, à l'affût des aigles de mer. Il y a un nid dans le secteur, mais aucun oiseau n'est visible. Dommage, ça l'aurait réconforté. Non qu'il appréhende, mais quand même. Un aigle de mer est un signe. Un bon signe.

Une fois à la cache, il débarrasse l'engin des aiguilles de pin, pose son sac à dos dans le panier avant, puis il démarre et roule vers le point de rendez-vous. Le sol est stable, pas d'imprévus. Arrivé avec dix minutes d'avance, il patiente sous le couvert des arbres, puis rejoint la barrière, où il fait demi-tour.

La voiture est déjà là. C'est toujours le même individu qui effectue la livraison. Le Nettoyeur le connaît comme le Livreur. Le Livreur le connaît comme le Nettoyeur. Ils ne se connaissent pas. Échangent à peine quelques mots.

— C'est qui ton donneur d'ordre ? l'interroge-t-il.

La réponse de l'autre le rassure. Plus la chaîne est courte, moins il y a de maillons.

Cette fois, il n'a demandé que quelques objets de première nécessité. Une bouteille de whisky, un peu de produits frais. Et comme toujours, les journaux. Il range le tout dans le panier et retourne à la voiture.

Le Livreur extirpe le corps de la banquette arrière.

Une femme, c'est inhabituel. Les mains ligotées dans le dos, une cagoule sur la tête. Des bruits étouffés indiquent qu'un scotch lui couvre la bouche. Tant mieux. Au moins elle ne risque pas de lui casser les oreilles.

— Fais-en ce que tu veux, dis le Livreur, tu peux en disposer à ta guise.

À sa guise, tant qu'il fait le job.

Les gens qui croisent son chemin méritent leur destin. À ce niveau-là, il a la conscience tranquille. Il n'est pas un tueur sadique, ni un psychopathe, même si de l'extérieur il apparaît sans doute comme quelqu'un qui tue pour le plaisir.

Ils ont un arrangement. Tant qu'eux respectent leur part du contrat, lui aussi.

— Elle a fait quoi ? demande-t-il exceptionnellement, peut-être parce que c'est une femme. Ou parce que le Livreur est son premier interlocuteur depuis longtemps.

— La rengaine habituelle, répond ce dernier. Je n'en sais pas plus.

Et le Nettoyeur le croit sur parole.

Il monte sur le quad et l'autre l'aide à caler le corps devant lui. "Corps" sonne mieux que "femme".

— Attache la sangle aussi, l'exhorte-t-il. Qu'est-ce que t'en dis, poupée ? On ne voudrait pas que tu tombes, hein ?

Il lève le bras en signe d'au revoir et prend la direction de la cabane.

Il attache le corps à un arbre le temps de camoufler le véhicule. Le silence est troublé par de faibles gémissements. On dirait un chat malade. Or les chats malades, on les pique. Toujours pas l'ombre d'un aigle de mer.

— En route, dit-il en poussant le corps devant lui.

Mais celui-ci n'a pas la même condition physique que lui et, pour finir, il est obligé de l'encourager à coups de botte dans les pattes.

Jamais les corps n'entrent dans la cabane en temps normal. Aujourd'hui c'est l'exception. Il le pousse sur le lit, avant de s'installer sur une chaise.

— Le plaisir avant le travail, ça te va ? Et peut-être nourrir un peu le feu, non ? Tu trouves pas qu'il fait froid ?

La chatte gémit. Ça le fait durcir. Une femme reste une femme, après tout.

Il effeuille le corps, ôtant le pantalon, la culotte. C'est toujours aussi excitant de découvrir ce qui se cache sous les vêtements. Le corps est assez jeune. Vingt-cinq, peut-être. Pas plus de quarante en tout cas. L'âge n'a pas d'importance.

Il compte bien prendre son temps, profiter de la vue pour ainsi dire, mais le désir l'emporte. Il détache un bout de film alimentaire, l'enroule plusieurs fois autour de son sexe dressé – on ne sait jamais, des fois qu'elle soit porteuse de tout un tas de saloperies – et dispose le corps dans la position idéale pour le pénétrer.

— Tu pourras rester là quelques jours pour qu'on s'amuse un peu tous les deux, dit-il.

Et il tâtonne, comme un puceau sorti d'un camp de scouts. Il n'a même pas le temps de s'enfoncer qu'il a déjà joué. Une fois sa respiration apaisée et son désir retombé, il s'aperçoit que le corps s'est pissé dessus. Dans son lit. Voilà qui clôt l'affaire.

— On s'est assez amusés, annonce-t-il en remontant sa braguette.

Il relève le corps et le prépare pour le départ.

Comme ce dernier peine à marcher et semble sur le point de s'évanouir, il ne s'éloigne pas autant que prévu. Et pour la deuxième fois de la journée, il l'attache à un arbre. Puis il défait le cordon de la pochette qui contient son pistolet et admire l'objet. Enfin, il fixe le silencieux et prend l'arme à deux mains, comme pour sacréaliser l'acte à venir.

Miaou. Fin des misères pour la minette.

VOILÀ DEUX HEURES QU’ILS POIREAUTENT dans une voiture glacée pour s’assurer que la voie est libre. Le véhicule est garé sur une route secondaire menant à la rivière, abrité des regards par une grange tout en permettant une vue dégagée sur les allées et venues de la maison. La femme l’a quittée en premier, avec l’enfant sur la banquette arrière de sa voiture. Maintenant c’est l’homme qui s’en va.

Ce n’est pas la première fois qu’ils sont assis là. Et même si elle est obligée de descendre bien avant Gasskas et de finir le trajet à pied, Svala\* pousse un soupir de soulagement chaque fois qu’ils rentrent en ville bredouilles. Rentrer chez Maman-Märta. Rentrer à Tjädervägen chez Maman-Märta qui a disparu et où mamie a pris sa place.

Elle n’a pas vraiment de quoi se plaindre, mamie fait des choses que ne font jamais les Mamans-Märta : elle prépare à manger, s’occupe du ménage et remplit l’appartement de ses bavardages. Avec elle, il y a une routine. Il arrive à Maman-Märta de disparaître pour revenir après quelques jours sans explication. Mais cette fois, c’est différent. Presque un mois s’est écoulé depuis qu’elle a passé son sac à main à l’épaule et embrassé Svala sur la tête en lançant : “À tout de suite, je vais juste chercher des clopes.”

Svala a demandé à sa grand-mère de ne pas toucher à sa chambre, et de ne pas ranger ni ramasser le linge sale pendant

\* Signifie “hirondelle” en suédois. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

qu'elle est à l'école. C'est la seule pièce restée intacte. Il lui suffit de s'allonger sur le couvre-lit zébré pour retrouver Maman-Märta. Assise au bureau de Svala, faisant semblant de corriger un devoir, elle lui caresse les cheveux en disant : "Dès que j'aurai touché mon salaire, on ira s'amuser."

S'amuser, cela peut vouloir dire faire une virée au marché de Jokkmokk et s'acheter des chaussettes pleines de couleurs et des bonbons.

Mais le plus souvent, s'amuser signifie aller manger une pizza au Buongiorno, où ils ont un pizzaiolo venu tout droit de Naples. Maman-Märta parie qu'il vient de Syrie.

— Ça m'est égal, dit Svala. Je prends une végétarienne.

Le fromage fondu lui brûle le palais. Svala a droit à un deuxième Coca et Maman-Märta à un verre de vin supplémentaire. Elle est plus en forme après un verre, voire quelques gorgées de plus. Elle plaisante sur les gens autour, raconte des histoires d'une autre époque, comme celle du vieux Lapon qui entre dans un restaurant et commande un lagopède, lui enfonce un doigt dans le derrière et prétend pouvoir déterminer où l'oiseau a été abattu. Peut-être à Arvidsjaur ? Elle ne se souvient plus. Mais si par malheur Svala intervient pour compléter, Maman-Märta se fâche, ses yeux se réduisent à deux fentes encore plus étroites que d'ordinaire, elle lui attrape la main, la serre, et déclare : "Tu es sami toi aussi, pas une foutue Lapone. Ne l'oublie pas. Tu dois être fière de tes origines."

Ce qui signifie quoi au juste ? Une mère disparue, un père mort. Une grand-mère qui souffre de problèmes cardiaques. Pas de frères ni de sœurs, aucune famille proche. Du moins, personne qui veuille d'elle.

— À part Lisbeth, dit mamie.

— Et c'est qui cette Lisbeth ?

— Lisbeth Salander. La demi-sœur de ton père.

— Personne ne m'en a parlé.

— Ta mère ne voulait rien avoir à faire avec la famille Niedermann, répond mamie. On ne peut pas trop lui en vouloir.

— Pourquoi ? demande Svala.

— C'était il y a longtemps, n'en parlons plus, conclut mamie pour mettre un terme à la conversation.

Puis, suivant du bout du doigt les lignes dans la main de Svala, elle déclare :

— Tu auras une longue vie. Au moins trois enfants. Il y a une rupture quelque part. Mais après, tout rentre dans l'ordre.

*Au moins trois enfants.* Mettre au monde de nouvelles hirondelles ? Pas si elle a son mot à dire. Mais la rupture...

Svala a le sentiment qu'elle est déjà en pleine rupture. L'automne s'est embrasé. Elle voudrait en peindre les flammes. L'œil est capable de distinguer plus de deux millions de nuances, elle aimerait les répandre en autant de coups de pinceau autour d'une feuille morte.

Elle ignore l'identité des types à l'avant, mais elle devine qui tire les ficelles : Peder-Plastoc, son bon à rien de beau-dab – jamais elle n'emploierait les termes “papa” ou “père”.

Ça fait presque un an qu'il n'habite plus avec elles, ce qui ne l'empêche pas de rôder dans les parages comme un brochet affamé, et plus encore ces derniers temps, depuis la disparition de Maman-Märta.

La bonne femme des services sociaux a dit que Svala devait se préparer psychologiquement à l'éventualité qu'elle soit morte.

— De quoi ? demande Svala.

— Ta mère avait son lot de soucis.

— Ma mère n'aurait jamais disparu de son plein gré.

— On ne sait pas toujours tout au sujet de ses parents.

— Vous, peut-être...

La portière avant claque, celle de l'arrière s'ouvre. Quelqu'un s'installe à côté d'elle.

— Tu as peur ? dit-il.

— Non, répond-elle.

— Ça fait mal ? demande-t-il en lui tordant le bras.

— Non, répète-t-elle.

Il se rapproche, l'entoure de son bras et la serre contre lui :

— Dommage qu'on soit pressés, je sens que tu as plein de qualités. Un peu maigre mais mignonne, dit-il en lui empoignant l'épaule.

Puis, à l'aide de son autre main, il lui attrape le menton et tourne son visage vers lui. Elle s'efforce d'éviter son regard.

— Tu sais ce qui se passera si tu échoues, dit-il en mimant le geste de la décapitation.

Elle retient sa respiration pour échapper à son haleine. Comme tous les potes ignobles de Peder, il pue les dents pourries, l'ammoniac et la cigarette.

Son cœur bat, sa bouche est pâteuse, ses lèvres desséchées par l'hiver la brûlent. Elle est peut-être impuissante, mais elle a deux avantages. Le premier, c'est qu'elle ne ressent pas la douleur. Ils peuvent bien la frapper ou la brûler autant qu'ils le veulent, lui briser un bras ou une jambe, elle ne bronchera pas. Même quand on lui serre la gorge, ça ne l'incommode pas. Mais son plus gros atout reste inexpliqué. C'est en elle, c'est tout. Comme si elle connaissait les réponses avant même que les questions soient posées.

“Tu n'as pas reçu des yeux pour voir, dit toujours Maman-Märta. Tu les as eus parce que tu vois.”

Ce n'est pas tous les jours qu'elle a droit à deux sodas au Buongiorno. Comme la grande Lapone au parc d'attractions, elle a dû trimer pour avoir droit ne serait-ce qu'aux croûtes de pizzas.

*Approchez, venez voir Christina qui mesure déjà 2,18 mètres et continue de grandir.*

*Approchez, regardez Svala et son Rubik's Cube, 1 000 couronnes à celui qui la battra.*

Svala ne perd jamais, mais ce n'est pas ça, l'attraction phare. L'endroit ne ressemble pas à une pizzeria lambda avec des ouvertures voûtées en crépi et des frigos vitrines bourdonnants. Le thème du Buongiorno, c'est le monde de la mafia. Des photos encadrées d'Al Capone, Johnny Torrio, Lucky Luciano, Joe Masseria et d'autres gangsters côtoient sur les murs des images tirées de films, des costumes et des armes anciennes. Un coffre-fort trône dans un coin, mais au lieu de renfermer de l'argent ou des diamants, il sert à ranger assiettes et couverts.

C'est Peder-Plastoc qui en a eu l'idée. Le seul cadeau qu'il ait jamais offert à Svala est justement un coffre-fort. Il n'est pas grand mais il pèse lourd. Surtout, il est fermé.

— J'ignore ce qu'il y a dedans, dit-il, mais si tu parviens à déchiffrer le code tu pourras garder le contenu.

Elle a dix ans et sait qu'il ment, mais elle ne peut pas s'empêcher d'essayer. C'est dans ses doigts, son cerveau. Les chiffres fusent comme les boules d'un jeu de loto. C'est ainsi qu'elle le voit. Ou plutôt, le ressent. Il lui faut un moment pour remettre l'information dans l'ordre. Peder-Plastoc trépigne d'impatience. Quand elle sent que le code est bon, elle se tourne vers lui et dit :

— Non, ça ne marche pas. Je n'y arrive pas.

Là, tout est possible. Il peut se fâcher et lui hurler dessus, ce qui se produit le plus souvent. Il peut la frapper, mais c'est plutôt rare désormais. Ou il peut claquer la porte avec une telle force que ça envoie la lampe du couloir taper contre le plafond.

Svala reste immobile, aux aguets. Quand elle a la certitude qu'il a bien quitté l'appartement, elle entrouvre la porte du coffre-fort. Il y a de l'argent dedans. Plus qu'elle n'en a vu de toute sa vie. Mais alors qu'elle compte les billets de cinq cents,

il réapparaît soudain. À ce stade, il a compris que la violence physique n'a aucun effet sur elle. Cela ne lui fait pas assez mal. Alors c'est Maman-Märta qui prend les coups à sa place.

— Tu comprends bien que je suis obligé de te punir, dit-il. Ça ne sert à rien de te boucher les oreilles.

C'est quelques années plus tard que lui vient l'idée amusante du coffre-fort de la pizzeria. Les clients peuvent choisir un code et Svala le déchiffre. Parfois, on lui file quelques pièces pour la peine, et de temps en temps elle parvient à empocher les pourboires qui échappent au regard cupide de Peder-Plastoc. Elle cache l'argent dans le petit singe à la fourrure ébouriffée, sur son lit. Elle défait la couture, ôte un peu de mousse puis le recoud.

ENCORE UN PLAN LOSE. À la troisième annonce de retard du train de 18 h 11 à destination de Sundsvall, Umeå et Kiruna avec un nouveau départ estimé à 19 h 34, Mikael Blomkvist s'installe chez Luzette et commande une pression.

En temps normal, attendre à la gare constituerait un moment de détente. Tranquille, à observer les gens qui défilent. Mais pas ce soir. Pour des tas de raisons dont la plupart ne lui sont que trop familières, il est trop fatigué pour s'intéresser au monde qui l'entoure. Trop de boulot. Trop d'histoires au travail. Des soirées trop longues, pas assez de sommeil et une *deadline* dépassée pour de bon.

*Millénium*, encore et toujours. Sa madone. Celle qui gagne toujours la longue paille contre la famille, les amis et les petites amies. Maintenant qu'elle n'est plus, une question s'impose : est-ce que le jeu en valait la chandelle ? Oui. Sans hésiter. *Millénium* est l'air qu'il respire. Le sang qui coule dans ses veines. Tout le monde ne peut pas être le mari idéal, le père parfait. Il fallait bien quelqu'un – lui en l'occurrence – pour raconter à ces pères et maris ce qui se passe réellement au-delà de la cour parfaitement ratisée de leurs villas.

C'est justement pour cette raison qu'il lui paraît si incompréhensible que tout soit terminé. Le mal, les injustices, oui, la saloperie a toujours autant d'emprise sur la société, mais personne n'en a rien à foutre en vérité. Les gens rentrent du bureau, se servent un whisky, vérifient leur boîte mail, dînent,

jouent au padel et se couchent. La plupart de ses connaissances vivent dans ce genre de bulles. Pris dans le stress de leur propre vie, ils ne se préoccupent que de leurs proches, et encore. Défendre la justice n'a tout simplement plus le vent en poupe.

Il fait défiler ses messages. Toujours aucune nouvelle d'Erika Berger. Ni de ses autres collègues de la rédaction.

Mikael Blomkvist n'est pas seul. Mais il se *sent* seul. Ce qui est nouveau.

Une fois sa bière terminée, il passe chez le marchand de journaux, où il achète un café et le *Morning Star*. Absorbé par un article sur une compagnie minière britannique qui a le projet de s'établir dans le comté de Norrbotten, il met un moment à réagir à la voix qui l'interpelle :

— Mikael, hé, Mikael.

Il lève les yeux. C'est sa sœur. Annika.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu étais à Åre.

— Oui, mais il s'est passé un truc, j'ai dû sauter dans un train à cause du boulot. Je viens d'arriver. Et toi ? Tu attends quelqu'un ?

— Non, mon train a du retard. Je monte un peu plus tôt. Vous venez bien au mariage ?

— Le reste de *la famiglia* en tout cas. Moi je monterai plus tard. Je n'ai même pas encore rencontré le fiancé de Pernilla.

— Bienvenue au club ! Alors, il s'est passé quelque chose de grave ?

— Non. Enfin si, mais je ne peux pas en parler.

— Allez, insiste-t-il. Tu peux m'en dire un mot ou deux, quand même.

— Pfff. Juste un politicien qui a merdé.

Il attend une suite, qui ne vient pas. Et connaissant sa sœur, il sait que personne ne peut lui tirer les vers du nez quand elle a décidé de se taire.

— Tu ferais une bonne espionne, dit-il.

— Ah bon ? s'étonne-t-elle en riant. Pourquoi une espionne ?

— Tu ne craquerais pas sous la torture.

Ils observent en silence un homme qui passe avec ses affaires dans un chariot. Il a visiblement un problème de dos et se sert du chariot comme d'un déambulateur.

— Tu savais que les agents de sécurité font sortir tout le monde pendant une heure chaque nuit au moment du ménage ? dit Annika. Imagine à quel point cette heure doit paraître interminable. C'est quand même terrible que la société n'arrive pas à se débrouiller pour trouver des logements aux sans-abri. Beaucoup d'entre eux se retrouvent là simplement parce qu'ils sont interdits bancaires. Alors que d'autres, évidemment...

— De quel homme politique s'agit-il ?

— Arrête, dit-elle en l'embrassant, tu le sauras bien assez vite par la presse ! Passe le bonjour à Pernilla.

Soudain le temps presse. Le train est à quelques minutes du départ quand il enfourne sa valise dans le compartiment, regrettant aussitôt de ne pas avoir pris un billet en première ou au moins un wagon-lit à trois couchettes. Dans le chaos de six hommes qui tentent simultanément de faire leur lit, il balance ses affaires sur la couchette du milieu, garde sa sacoche en bandoulière et se fraie un chemin à travers des compartiments encombrés jusqu'au wagon-restaurant. Il commande une bière et un sandwich, et se dirige vers une place, qui lui passe sous le nez.

— Fait chier ! s'exclame-t-il, mais il sent alors une main qui lui tire la manche.

— Il y a une place ici, dit l'homme. On est dans le même compartiment.

C'est vrai, ce gars se trouvait avec lui dans la cohue des couchettes. Il lui avait proposé de boire un coup. Mikael avait décliné. Un peu sèchement. Histoire de garder ses distances.

— I. B., poursuit l'homme en tendant la main.

— M. B., répond Mikael.

Il ôte l'emballage de son sandwich et demande à I. B. s'il va loin tout en espérant que ce dernier descendra dès Gävle.

— Boden, répond celui-ci en levant son verre. Et vous ?

C'est fou comme le nom de ce bled pourri est difficile à retenir. Norrbyn, Sjöbyn, Storbyn – *Älvsbyn*.

— Älvsbyn. Ma fille va se marier. Elle a rencontré un garçon de Gasskas. Un homme de Gasskas, se reprend-il – Henry Salo n'a pas vraiment une tête de garçon.

— Si vous allez à Gasskas, vous devriez descendre à Boden aussi, dit I. B. C'est l'arrêt le plus proche. L'autorail fait la correspondance directe.

— On vient me récupérer à Älvsbyn, répond Mikael, qui s'affaire ostensiblement sur son portable.

Il trouve beaucoup de choses au sujet de Henry Salo, son futur gendre. Gérant municipal de Gasskas. Depuis peu. Le genre à sourire sur chaque photo. Il a l'air d'avoir la cote. Eh bien soit, le choix de sa fille lui appartient. C'est sans doute un bon gars. Et beau gosse. Un peu trop peut-être. Sans vouloir offenser Pernilla, au contraire. Enfin, ce n'est pas tant l'apparence de Salo qui dérange Mikael que son air, ou plus précisément son attitude. La façon dont il se met en avant sur toutes les photos, qu'il s'agisse de féliciter un jeune pour l'obtention d'une bourse ou d'inaugurer un parc.

“Il s'occupe bien de Lukas.” C'est ce qu'elle dit chaque fois qu'ils se parlent. Et lui répond systématiquement “Je te crois”. Mais il a invariablement le sentiment du contraire quand il raccroche. Le garçon. Son petit-fils. Il l'avait à peine rencontré depuis sa naissance. Jusqu'à cet été.

D'abord il a dit non, je n'ai pas le temps de m'occuper d'un enfant, mais Pernilla n'a pas lâché :

— Je ne te demande presque jamais rien.

C'est vrai. Il n'a jamais été un père particulièrement impliqué. Il y avait toujours quelque chose qui venait s'interposer et c'était presque systématiquement *Millénium*. Alors quand Pernilla lui a demandé de s'occuper du garçon pendant quelques semaines parce qu'elle devait faire un stage en Scanie et Salo participer à une conférence à Helsinki, il a aussitôt dit non.

Ce n'est pas possible. Il n'a pas le temps. *Deadline* le jeudi suivant. Et il n'a pas l'habitude des enfants.

Pourtant, Lukas est déposé à Sandhamn et Pernilla prend le bateau de retour pour la ville.

Deux semaines plus tard, il serre dans ses bras un petit garçon qui ne demande qu'à rester. Ou alors c'est Mikael lui-même qui n'a pas envie de le voir partir. La place qu'il a prise laissera un vide. Par le simple fait qu'il est un enfant avec des besoins immédiats, sur le pont chaque matin, impatient d'entamer une journée remplie de possibilités nouvelles, il a balayé la tristesse qui collait au corps de Mikael depuis des mois telle une grippe récalcitrante. *Joie de vivre, Mikael Blomkvist. Ce n'est pas du luxe.*

— On se voit bientôt, dit-il au garçon. Puis : Attends !

Il défait le collier qu'il a lui-même reçu de son grand-père il y a bien longtemps et qu'il porte depuis – une croix, une ancre et un cœur sur une simple chaîne en argent – et l'accroche autour du cou de Lukas.

— Maintenant il est à toi, dit-il. Il protège de plein de choses.

La réponse du garçon résonne encore :

— Mais pas de tout.

Mikael fait défiler les gros titres du *Gaskassen*. “Sac de gaz”, sacré nom pour un journal, songe-t-il, et il sourit en parcourant les rubriques en une. “L'ÉCOLE MATERNELLE L'ÉLAN VEND DES FIGURES EN PERLES. LES FONDS RÉCOLTÉS IRONT À L'UKRAINE.” “DÉFAITE FACE À BJÖRKLÖVEN. LE GARDIEN EXPULSÉ.” On voit un Salo sinistre dans la tribune VIP entouré d'autres hommes sinistres. Des huiles. Est-ce qu'on dit toujours ça ? Des hommes importants pour le bien-être de la commune. Et pour le leur.

Puis il s'arrête sur une accroche qu'il a déjà lue. Pas dans le *Gaskassen* mais dans l'autre journal, plus tôt : “LA COMPAGNIE MINIÈRE MIMER MINING SUR LE POINT D'OBTENIR UNE AUTORISATION D'EXTRACTION.”

Une petite photo exhibe la bouille satisfaite de Salo. Une image plus grande montre des gens qui protestent avec des pancartes.

— Vous êtes au courant de cette histoire ? demande Mikael en montrant l'image.

— Bien sûr, répond I. B. Mon paternel bossait à la mine, comme la plupart des hommes de Gasskas. La montagne devait soi-disant devenir un nouveau Kiirunavaara, mais le minerai s'est tari dès les années 1970 et ils ont rempli le trou d'eau. Ils n'ont même pas pris la peine de sauver les machines.

— Alors pourquoi veulent-ils la rouvrir ?

— Ils ne vont pas rouvrir la vieille mine. Les Anglais font de l'exploration dans une zone à quelques kilomètres de là, où ils souhaitent aménager une mine à ciel ouvert. Jusqu'à maintenant la préfecture a dit non, ce qui est tout à fait compréhensible. Ça entraînerait la destruction de lacs, l'eau de la rivière Gasskas risque de ne plus être potable et, comme d'habitude, les éleveurs de rennes n'auront plus qu'à courber l'échine. Mais quand de grosses sommes sont en jeu, un "non" ne le reste jamais longtemps. Apparemment il y a eu un petit changement de personnel à la préfecture et Mimer a obtenu un accord de principe.

— Juste comme ça ? dit Mikael.

— Je ne vous apprends peut-être rien, mais Gasskas est un vrai repaire de gangsters, dit I. B. Particulièrement la municipalité.

Il boit quelques gorgées, essuie la mousse de sa barbe et boit de nouveau.

— Un putain de nid de guêpes pour les chercheurs de fortune, ajoute-t-il.

Puis il lâche quelques rots, termine son verre et ouvre une nouvelle bouteille.

— La municipalité dit amen à tout ou presque, et la mine n'est pas le seul projet sur le tapis. Le prochain, c'est le plus grand parc éolien d'Europe. Je me demande bien comment

ils vont se démerder. Ce sont des dizaines de kilomètres carrés qui seront plus ou moins transformés en terrain industriel.

Mikael Blomkvist sourit. Malmö est un guêpier. Stockholm aussi. Mais Gasskas, avec ses vingt mille habitants, pourrait tout au plus être qualifié de nid douillet dans les faubourgs du paradis en comparaison.

— Pourquoi Gasskas précisément ? demande-t-il.

— À cause de la couverture du réseau électrique qui est excellente, répond I. B. Je ne vous apprends peut-être rien, mais le comté, avec une électricité stable et peu coûteuse, est devenu un eldorado. La liste d'entreprises étrangères qui veulent s'implanter dans la commune est longue comme le bras.

— Oui, enfin bon, n'empêche que ça crée des emplois, c'est une bonne chose pour le Norrland, non ?

— Ça se voit que vous êtes un gars du Sud ! Vous semblez encore croire que les gens du Nord doivent migrer dans le Sud pour trouver du boulot, alors qu'en réalité le marché de l'emploi est plutôt florissant. Par endroits, l'offre est même supérieure à la demande. D'ailleurs, ce n'est pas la population locale qui en bénéficiera s'ils ouvrent la mine de Gasskas, mais des ouvriers sous-payés venus de l'Est et des Stockholmlois qui viennent travailler la semaine sans jamais s'inscrire sur les registres paroissiaux de la commune, grommelle I. B.

Et il tourne le regard vers le paysage qui défile.

Mikael sort son Mac et relève l'écran de manière à former une barrière convenable entre eux. Le dernier numéro de *Millénium* vient de sortir et c'est non seulement le dernier, mais l'ultime. Il ouvre le PDF et fixe la une en noir et blanc, dénuée d'images et d'accroches. On dirait une revue de 1939 et c'est bien le but. Un peu de texte et une seule rubrique : "UNE ÉPOQUE RÉVOLUE, LA GUERRE CONTINUE." Trente et un ans au service du journalisme d'investigation, mais ce n'était plus tenable à la fin. Même Mikael a dû l'admettre. Un journal papier est enterré et renaît sous forme de podcast. Un podcast ! Impossible à prononcer sans postillonner.

L'écrit n'est plus en vogue. Désormais, tout le monde doit se couper la parole, lui inclus. Ça l'épuise rien que d'y penser.

“Tu es devenu vieux, Mikael, lui a dit Erika Berger. Vieux et têtu comme un bouc. On ne va pas se contenter de faire un podcast. On va faire un blog et un vlog.” Et qu'est-ce qu'il a répondu ? Qu'en tant que brebis sur le retour, elle était bien placée pour savoir que les réseaux sociaux ne pourraient jamais remplacer le vrai journalisme. “À quoi tu penses, bordel ? Tu ne vois pas à quel point c'est pathétique, ce que tu fais ? Les podcasts c'est pour les gosses. Des gamins égocentriques de vingt piges qui causent maquillage et troubles alimentaires.”

Ils ne se sont plus reparlé depuis. Et qu'elle ne compte pas sur lui pour faire le premier pas.

— Tenez, dit I. B. qui est allé chercher des bières et lui en tend une. Buvez un coup, ça aide pour dormir.

— Putain de réseau, jure Mikael en tambourinant sur le clavier.

— Excusez-moi, mais vous êtes dans le train du Norrland, dit I. B.

Mikael range l'ordinateur et s'apprête à se lever quand l'homme ouvre de nouveau la bouche :

— Il se passe des drôles de trucs à Gasskas. Des gens disparaissent. On sort chercher le journal et on ne revient jamais. Des garçons se rendent à l'école et...

Il ne termine pas sa phrase.

— Rien de bien exceptionnel là-dedans. On dit que quatre-vingt-quinze pour cent des disparitions sont volontaires.

— Peut-être, répond I. B. Mais les cinq pour cent restants ?

Ils s'observent par-dessus leurs bières.

— Je ne sais pas, finit par dire Mikael. Vous en pensez quoi, vous ?

— L'argent. Tout tourne autour de l'argent. Comment s'en procurer. S'en débarrasser. Le multiplier. Le cacher. S'endetter. Merder. S'endetter encore plus. Disparaître.

— Vous parlez du trafic de drogue ? demande Mikael.

— Pas seulement. Même si Gasskas commence à ressembler à Järfälla. Les gosses se tuent avec la drogue et la police ne fait rien.

— C'est triste, reconnaît Mikael avant d'avalier les dernières gouttes de bière tiède.

— Ça ne fera qu'empirer, je vous le dis, poursuit I. B. Quand le capital se déplace vers le nord, la vermine suit. Un gang de motards s'y est déjà installé. Importé directement de Stockholm.

— Hells Angels ? propose Mikael.

— Non, ils ont un autre nom. Biblique aussi. Abaddon, Géhenne, Hadès...

— Svavelsjö ?

— Tout à fait, c'est bien ça.

Le MC Svavelsjö, merde alors. Mikael commence à se dire que le gars n'a peut-être pas tort au sujet de Gasskas. Ils auraient dû être exterminés de la surface de la terre depuis bien longtemps. Il fait une recherche rapide sur son portable. La dernière info date de cet été : "À MOTO POUR SOUTENIR LE FONDS DE RECHERCHE CONTRE LE CANCER CHEZ LES ENFANTS."

— Pas cons les enfoirés, dit I. B. Ils ont fait un cortège à travers la ville et proposaient des tours payants. Pour chaque couronne collectée, la municipalité ajoutait le double. Ils ont réuni 140 000 couronnes qu'ils ont versées à des organisations caritatives pour les enfants qui souffrent de cancers. Mignon, non ?

— Très, dit Mikael, qui tente de zoomer sur leurs visages sous les casques et les lunettes de soleil.

La plupart ont sans doute été remplacés. Peut-être n'est-ce que la marque qui perdure. Il faut l'espérer.

— Et vous faites quoi, vous ? demande-t-il.

— Rien, je suis à la retraite depuis quelque temps.

— Et avant ça ?

— Psychologue. Les vingt dernières années au sein de la Säpo.

— Que peut bien faire un psychologue à la Säpo ?

— Des choses et d'autres. Surtout du profilage.

Mikael sait à quel point la police de la sûreté est peu loquace, et I. B. ne fait pas exception.

— Après la retraite, j'ai rencontré une femme à Uppsala. On vit séparément, si je puis dire.

Puis la conversation se conclut par un "Bonne nuit et merci pour la bière". La journée a été longue. Des journées plus longues encore l'attendent. Mikael a rejoint sa couchette, sur laquelle il s'allonge tout habillé. Il éteint la lumière et ferme les yeux. Non pas qu'il pense pouvoir dormir. Pourtant il s'est peut-être assoupi au moment où I. B. de la Säpo referme la porte du compartiment et grimpe sur la couchette du haut.

— Vous êtes réveillé ? demande-t-il.

Mikael hésite à répondre, mais finit par dire :

— Mouais, il faut croire.

— J'ai une fille, dit l'autre. On a l'habitude de pêcher ensemble en été et de chasser des lagopèdes en hiver. Elle a toujours été une fille à papa. Elle aime travailler de ses mains. Elle n'avait que quinze ans quand elle a fait ses premiers boulots d'été à l'ébénisterie.

— Tant mieux, dit Mikael d'une voix neutre en espérant couper court au narcissisme familial.

— Oui, son frère est sympa lui aussi, mais Malin a quelque chose de spécial. Elle a, comment dire... bon cœur. Elle a dû se laisser entraîner dans de sales affaires, juste pour être sympa. Et du jour au lendemain elle s'est transformée. À seulement un trimestre du bac, elle a laissé tomber l'école. Ne fréquentait plus ses amis. Elle refusait de se confier, même à son frère. Elle partait à Luleå ou à Kalix et parfois elle téléphonait pour qu'on vienne la chercher. J'ai essayé d'employer la manière forte en lui disant de se démerder toute seule. Quand elle ne rentrait pas, je restais éveillé des nuits entières. Je lui téléphonais, je signalais sa disparition, je la cherchais où je pouvais. Je l'ai récupérée quelques jours, puis elle a de nouveau disparu. Une carte postale est arrivée après plusieurs semaines. "Je vais bien, écrivait-elle. Je reviendrai quand je serai prête."

Ensuite, on n'a pas eu de nouvelles pendant longtemps, puis elle est réapparue à Gasskas du jour au lendemain. Elle s'est inscrite à des cours par correspondance pour terminer le lycée. Elle a repris le hockey et elle est redevenue comme avant.

L'homme se tait. Même les ronflements autour d'eux s'interrompent. Le *Laplandspilen* mugit telle une bête sauvage dans la nuit et Mikael finit par demander :

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Elle a disparu. C'était il y a deux ans. Personne n'a eu de nouvelles depuis. Pas une trace. Jusqu'à hier. La police a téléphoné : un chasseur a trouvé des restes humains. Ils pensent qu'il pourrait s'agir de Malin. J'y vais pour qu'on me fasse un prélèvement ADN.

LE SMS EST ARRIVÉ LE MATIN.

[Au cimetière à 15 h 39. Viens. Sinon...]

Sinon quoi ? Elle l’ignore.

Ça a commencé juste après la disparition de Maman-Märta. Svala ouvre la porte et deux gars entrent. Depuis environ un an, ils ont ajouté à leur uniforme un gilet en cuir, avec le sigle “MC Svavelsjö” dans le dos. L’été, ils traînent sur des motos américaines, mais c’est bientôt l’hiver désormais. Il y a un Dodge Ram dans la rue, moteur allumé.

*Tu ne comprends pas, c’est un honneur d’être admis dans le Svavelsjö. C’est un club classe. Complètement indépendant des Harley Davidson. Ils sont à part. Pour eux, tout tourne autour des bécanes.*

*Et ils bossent comme animateurs dans des centres de loisirs, dit Svala.*

*Exactement, répond Peder-Plastoc. Des travailleurs honnêtes et ordinaires.*

Svala classe les fréquentations de Peder-Plastoc par ordre alphabétique. Non pas à partir de leurs vrais noms, mais plutôt comme un registre chronologique de lettres en fonction du moment où ils sont entrés dans sa vie.

Avec l’application d’une secrétaire, elle les répertorie dans un petit carnet. Ces deux beaux spécimens de connards sont de vieilles connaissances désignées par les lettres E. et F.

Le carnet remonte jusqu'à sept ans en arrière, mais il a évolué avec le temps. Au début, elle pouvait écrire des choses du genre "Moi et E. sommes partis à Frasses" ou "F. est gentil quand on est seuls". Désormais, elle se contente de noter la lettre et des signes distinctifs. Par exemple, "F. a une petite tache de naissance sur la tempe gauche", "E. est complètement chauve et dénué de poils, et il est particulièrement obèse".

C'est justement E. qui la plaque dans le canapé, s'installe à côté d'elle et l'entoure de son bras, dévoilant une aisselle pleine de sueur.

— Alors, comment elle va la petite ?

— Bien, répond-elle en retenant son souffle jusqu'à ce qu'elle arrive à s'extraire de son emprise.

— On a un problème commun, tu vois, dit E. Ta mère. Märta. Et comme tu es futée, on pense que tu sais où elle est.

— Non, je ne le sais pas.

Ce qui est l'absolue vérité. Elle fait des tournées tous les soirs, qui commencent au Buongiorno et se terminent à l'hôtel Statt, mais personne n'a vu Maman-Märta. Ces derniers temps, elle a étendu ses recherches. Elle se rend en ville juste après l'école. Zigzague entre les magasins, traverse le centre commercial Åhléns, continue jusqu'au caviste en passant par la bibliothèque, et descend jusqu'à la station-service OK. Parfois elle croit la voir. Le soulagement l'envahit, puis la résignation lorsqu'elle se rend compte qu'elle s'est trompée.

— Märta nous doit de l'argent, dit-il. Beaucoup d'argent.

— Et alors ? dit Svala. En quoi ça me regarde ?

E. l'attire contre lui de nouveau :

— Tu te rappelles quand on est allés sur la piste de luge à Kåbdalis ?

*Fais quelques descentes, j'ai juste un truc à régler. Je te récupère plus tard.*

— Je t'aime bien petite, tu le sais, mais une dette est une dette. On n'hérite pas que des revenus. Si ta maman a disparu, c'est toi qui devras éponger sa dette. Tu comprends ça, non ?

— Je n'ai pas d'argent, dit Svala. Et je ne m'appelle pas "petite".

— Non, bien sûr, tu es une grande fille maintenant, dit-il en lui pinçant la joue. Et les grandes filles, ça bosse. Tu vas tout simplement devoir reprendre le boulot de ta mère. Jusqu'à ce que la dette soit remboursée.

— Ça va pas être possible, dit Svala. J'ai école.

— Exactement, dit-il. Et comme il semblerait que tu es douée pour les chiffres, on a un travail pour toi. Une fois la tâche accomplie, la dette sera réglée.

Ils attendent désormais dans la voiture. Selon F., la maison n'est pas équipée d'une alarme.

— Je cherche quoi ? demande-t-elle.

— Voyons, qu'est-ce que les gens cachent généralement dans les coffres, petite ? Des objets de valeur, par exemple ? Prends tout. Et on fouillera chaque millimètre de ton corps alors n'essaie pas de faire la maligne. De l'argent, des bijoux, tout ce que tu trouves.

Svala ferme la portière arrière aussi silencieusement que possible et se dirige avec précaution vers la maison. Quelques corbeaux la suivent d'arbre en arbre, ce qui est une bonne chose. Ils l'alerteront si une voiture ou une personne débarque subitement. Elle ignore qui sont les propriétaires, mais la maison et tout ce qui l'entoure respirent l'argent. Pas comme les bicoques typiques de Gasskas avec leurs façades rouges écaillées, leurs pignons à bordure blanche et leurs bosquets de sorbier. En contrebas de la propriété, la rivière serpente librement entre des roches noires. Le jardin ressemble à un parc. Des rosiers sont en fleur bien que la saison soit déjà avancée en ce mois d'octobre.

Elle caresse la tête froide d'un lion, grimpe les larges marches et sonne à la porte. Cela fait partie du plan. Sonner. S'assurer qu'il n'y a personne. Si jamais il y a quelqu'un malgré tout, lui vendre des tickets de loterie pour le hockey. S'introduire et suivre le plan tracé à la main que D. lui a donné.

Personne n'ouvre. Svala vérifie la porte : verrouillée. Elle contourne la maison et essaie la porte de la véranda. Fermée à clé également. Elle continue jusqu'à la façade est où quelques marches descendent jusqu'à une porte de cave. Verrouillée elle aussi. Elle tâte les recoins de l'escalier.

*Je le fais pour toi Maman-Märta. Veille à ce que j'arrive à entrer.*

La porte est munie de petits carreaux. Suffisamment grands pour permettre le passage d'un bras d'adolescente. Elle enveloppe sa main dans la manche de sa veste et brise le verre. Des tessons traversent le tissu quand elle tâtonne pour saisir la poignée à l'intérieur. Du sang colle à la doublure de sa veste. Elle trouve la clé, la tourne et entre.

Ses yeux s'habituent à l'obscurité. Elle monte doucement l'escalier. S'arrête longuement devant la porte intérieure, avant de pénétrer dans la lumière vive du hall d'entrée. Les dernières lueurs du jour dansent sur le sol de marbre. Elle se déchausse et sort le plan rudimentaire qui se résume à quelques traits au dos d'un avis de recouvrement jamais ouvert.

La chambre est à l'étage. Elle voit des animaux morts en enfilade, semblant tout droit sortis d'un reportage exclusif dans la maison du romancier et aventurier Jan Guillou. La plupart ornent les murs, certains sont posés à même le sol ou sur des étagères. Ils la suivent de leurs regards vides. Pour la deuxième fois de la journée, elle caresse la tête d'un lion.

Le coffre se trouve dans une penderie. Elle écarte des costumes et s'agenouille. Hormis la couleur, il ressemble à celui de la pizzeria. Pas de fonctionnalités numériques à contourner. Rien que des chiffres et des lettres. Elle passe la main sur les boutons. Ferme les yeux et s'imagine au cœur d'un labyrinthe. Vu d'en haut, celui-ci pourrait faire penser à un cortex cérébral avec ses chambres et ses aires. La plupart des voies sont sans issue, d'autres sont circulaires. Quelques-unes mènent quelque part.

Ses sens s'atténuent les uns après les autres : l'odorat, l'ouïe et la vision, du moins celle qui est tournée vers l'extérieur.

Son cœur bat plus lentement, le pouls réduit au minimum. Si quelqu'un lui avait posé la question, elle aurait répondu que c'était logique. Au lieu d'une répartition équitable de son énergie entre tous ses sens et dans tous les organes de son corps, celle-ci est concentrée en un seul endroit : la capacité de l'œil à regarder vers l'intérieur. Le quelqu'un en question remettrait sans doute en cause sa théorie et balayerait ces idées farfelues d'un revers de la main, n'empêche que c'est un fait : ça marche. Le regard intérieur se passe de clés. Se passe de preuves empiriques et de groupes de recherche. Il défie les lois terrestres et est uniquement guidé par l'hôte de l'œil. Svala, en l'occurrence.

La porte du coffre émet un cliquetis. Svala reste immobile et tend l'oreille. La maison est toujours silencieuse. Tant pis si quelqu'un arrive. Après tout, elle n'est qu'une gamine de treize ans en pleine effraction. Au pire on l'enverra quelque part, ailleurs. Ce qui ne serait pas forcément une mauvaise chose.

Une minute à peine lui a suffi pour ouvrir la porte. Le coffre est vide. Pas de liasses de billets, de colliers en diamants, de tiare de reine ou de lingots d'or. Pour s'en assurer, elle avance la main et tâtonne à l'intérieur. Vide comme une canette de bière Norrland éclusée.

Elle referme le coffre, remet les costumes en place et fouille les poches des vestes. Quelques pièces, un bout de papier avec un numéro de téléphone étranger et une boîte de tabac à priser, c'est tout. Elle fourre les trouvailles dans sa poche et va jusqu'au bureau. Pareil. Rien qui ait de la valeur. Ils ne la croiront jamais. Au contraire, ils affirmeront qu'elle a caché l'argent dans la forêt ou fomenté un autre coup bas du même genre.

E. et F. font partie de ce que Peder-Plastoc appelle – avec tout le sérieux du monde – des connaissances professionnelles. Avec un certain nombre d'autres losers, ils forment le premier niveau d'une hiérarchie qui commence par des hommes sans nom et se termine par... Enfin bon, elle n'en sait trop rien. Des gens comme elle, peut-être. Ou des petits dealers bougonneux qui rêvent de leur première moustache.

Du plus loin qu'elle se souvienne, ils ont toujours été dans les parages. Elle a fait de son mieux pour se tenir à distance lorsque les canapés étaient pleins d'alcooliques et de drogués – ou tout simplement de Peder-Plastoc, d'ailleurs. Son échappatoire a toujours été la voie intérieure. Sa capacité à s'isoler des bruits et des voix. Et Maman-Märta évidemment. Comme un mur entre elle et eux. Du moins par moments.

*Je fais ça pour toi. Quand tout sera terminé, on partira d'ici. Tu peux décider où on ira. Mais n'oublie pas, Svala. Je fais ça pour toi.*

Svala n'a pas de haine, elle a simplement le sens de la justice. Il ne faut jamais sous-estimer les enfants. Ils collectionnent des mots. Les notent. Font des colonnes avec des dates, des événements, des noms et des lieux, et planquent le carnet dans le croupion d'un singe en peluche.

Un jour elle trouvera un moyen de se débarrasser d'eux. De piéger Peder Sandberg. La haine est un sentiment inutile qui rend faible.

On dit que le père biologique de Svala était le pire de tous. Une légende dont le nom n'est jamais prononcé que pour évoquer des choses d'une horreur absolue. À chaque histoire, il devient de plus en plus grand et imposant. Pourtant, Svala a du mal à imaginer pire que Peder-Plastoc.

*Pas maintenant. Mais bientôt ce sera ton tour.* Cette pensée la reconforte.

Elle est sur le point de sortir de la pièce lorsqu'elle entend un bruit. Elle s'arrête et tend l'oreille. Merde. Ce sont des pas qui montent. Elle rebrousse chemin, retourne au plus vite à la ménagerie, referme la porte de la penderie, se glisse derrière les costumes et halète contre la manche d'une veste le temps que son pouls s'apaise. Les pas sont distincts désormais. Des pas rapides et déterminés qui s'approchent de la penderie. Elle s'accroupit. Se fait toute petite, comme quelque chose qu'on aurait mis en boule au fond du placard.

*Pitié, Maman-Märta, aide-moi une dernière fois. Après je te laisserai tranquille, où que tu sois.*

Elle distingue une personne entre les costumes, un homme. Un souvenir s'engouffre dans la penderie. Ils se sont déjà rencontrés, à une époque si lointaine qu'elle ne devrait même pas s'en souvenir.

*Svala est sur ses épaules. Maman-Märta est heureuse. Ils descendent vers la baignade. On lui donne une glace. Quelqu'un crie. Elle reconnaît la voix. Une voix fâchée. Tire Svala qui tombe par terre et se cogne la tête contre une pierre. Une main l'empoigne, la porte comme un vulgaire tapis et se dirige vers une voiture. Elle crie. Maman-Märta court. Une voiture démarre.*

Elle ferme les yeux jusqu'à ce que le souvenir s'estompe. Des doigts pianotent le code du coffre. La porte s'ouvre, se referme et les pas s'éloignent. Il faut qu'elle quitte la maison. Tant pis pour les gars dans la voiture. Elle s'extirpe de la jungle des costumes. Se dirige vers l'escalier à pas feutrés. S'arrête. Écoute. La maison est vide, elle en est quasiment sûre. Tellement déserte et silencieuse qu'elle pourrait même...

*Ne le fais pas. Tu dois retourner à la voiture. Ils vont te tuer.*

Et dans ce cas, qui retrouvera sa Maman-Märta ?

Elle retourne au coffre. Compose le code et prie pour y trouver un butin. Il ne contient toujours aucune liasse de billets. Juste une enveloppe. L'enveloppe fermée qui trône seule à l'intérieur renferme quelque chose de dur et elle lui est adressée : *À l'attention de Svala Hirak*. Elle ouvre l'enveloppe. Une clé.

Elle ne peut pas revenir les mains vides. Pourtant, elle décide de tenter sa chance, baisse son pantalon et enfonce la clé aussi profondément qu'elle peut. C'est risqué. Il n'est pas exclu qu'ils fouillent à cet endroit. Elle fourre l'enveloppe dans sa poche.

Ce n'est qu'en arrivant dans le hall qu'elle repense à ses chaussures. Des baskets parfaitement alignées qui n'ont rien à faire dans la maison. Il les a forcément vues. *Les hommes n'ont aucun sens du détail. Ne demande jamais à un homme de chercher quelque chose. Ils ne servent à rien.* Les hommes ne servent pas à grand-chose aux yeux de Maman-Märta et pourtant elle semble ne pas pouvoir s'en passer.

*Si tu vires Peder-Plastoc, il ne t'embêtera plus.*

*Tu es trop jeune pour comprendre, répond Maman-Märta, et ne dis pas Peder-Plastoc. Du moins, pas devant lui.*

Redescendre l'escalier de la cave. Des bris de verre crépitent sous ses semelles. Elle tourne le coin de la maison. S'assure que la cour est vide, puis court en direction de la voiture. Arrivée au niveau de la grange, elle ralentit. Calme sa respiration et met de l'ordre dans ses pensées. Il n'y a pas d'alternative, elle ne peut que dire ce qu'il en est : le coffre était vide. Les dés sont jetés, elle est prête.

LA VOITURE S'EST UN PEU AVANCÉE. Ils ne l'ont pas encore aperçue. F. baisse la vitre et allume une cigarette.

— Je suis d'accord. La gosse en sait déjà trop.

Elle n'entend pas la réponse de E.

— Oui, oui, mais quand même, dit F., l'honneur te revient, mais pas ici. On montera vers Vaukaliden je suppose.

Pour les habitants de Gasskas, Vaukaliden est l'équivalent d'un plongeon depuis le pont Nybroviken avec des blocs de béton aux pieds pour les Stockholmois. Le dos collé au mur de la grange, Svala s'éloigne de la voiture à pas de loup. Il lui reste moins d'un mètre à parcourir pour atteindre une zone à l'abri des regards, quand ils démarrent subitement et allument les phares. Son premier réflexe est de se protéger les yeux de la lumière aveuglante. Le deuxième est de fuir. Le lièvre a la fausse réputation d'être peureux. En revanche, il est un as de la fuite. Le lièvre pivote et saute par-dessus un fossé, trébuche sur une branche, se relève et pénètre dans la forêt en direction de la montagne.

Une portière claque. On entend des pas rapides sur le gravier. Svala s'immobilise. Elle se trahira si elle bouge, mais si elle ne bouge pas il va lui tomber dessus. Le lièvre court. Un coup de feu lui frôle l'épaule, un autre rate sa jambe droite d'un cheveu. Il y a un raccourci par la forêt, un sentier. Un chemin vicinal. Avant l'arrivée des routes, c'était celui de l'école pour une grand-mère qui avait peur du noir. Guérit-tout,

millepertuis, romarin sauvage, camomille. C'était il y a longtemps. Peut-être dans une autre vie.

L'obscurité protège. Le bruit trahit. Il se rapproche. Des branches se brisent, une respiration haletante souffle juste derrière elle. Ses propres poumons luttent pour trouver de l'oxygène. Elle tâtonne par terre. Une branche et une pierre. *Ta dernière chance, petit levraut. Après tu seras mort.* E. ralentit. Écoute. Elle attend.

Il fait quelques pas. Écoute de nouveau. *Bientôt. Bientôt.* Elle opte pour la branche. Pose la pierre. Se relève lentement, saisit la branche à deux mains. Elle est lourde. Plus lourde qu'elle ne le pensait.

— Crève salopard, tu vas crever ! crie-t-elle au moment où le bois heurte la tête de l'homme avec toute la force d'un bras guerrier. Une fois, encore une fois, puis elle doit lâcher la branche.

Et s'il ne meurt pas ? Le lièvre court. La lune caresse la cime des arbres. Svala devine la silhouette du mont Björkberget au loin. Elle vise la montagne, court, tombe, se relève. Les robes des sapins lui frottent les jambes. Le sentier devrait bientôt être là. *Cours, levraut, si tu veux vivre.* Le veut-il ? Elle court. La mousse cède la place à la tourbière. Les chaussures patagent. Elle s'enfoncé. Les esprits habitent dans le marécage sans fond. Prêles, carex, faux ciste et piment royal. L'eau lui arrive aux genoux. Elle n'a plus de force. À l'aide d'un jeune bouleau, elle se hisse hors de l'eau stagnante qui aspire. Elle saute par-dessus un dernier fossé et arrive sur le sentier.

Elle se cache derrière un tronc d'arbre et s'octroie quelques secondes pour souffler. Tend l'oreille, à l'affût de bruits de pas, mais la forêt est silencieuse. Des gouttes de pluie tombent sur le feuillage et les taillis. La lune est suspendue dans le ciel. *Occupe ton esprit pour ne pas te perdre. Récolte un peu de résine et fais-toi un chewing-gum.* Il fait trop noir pour chercher de la résine. Elle détache quelques bourgeons sur un sapin et troque le goût du sang contre l'amertume du conifère.

Il doit y avoir une maison par là.

*Pauvre Marianne, elle n'a pas eu la vie facile, dit mamie.*

*Pourquoi ? demande Svala.*

*Elle a perdu ses enfants.*

Il y a de la lumière au rez-de-chaussée.

— Qui va là ?

— Svala, dit-elle. Je voulais prendre un raccourci pour rentrer.

— Par la forêt le soir, sous une pluie torrentielle, ça va pas la tête ? Viens, entre.

La femme la débarrasse de sa veste qu'elle étend sur une chaise, près de la cheminée. Elle fourre ses chaussures avec du papier journal et les pose à côté.

— Déshabille-toi, ordonne-t-elle. Le pantalon aussi.

Elle se dandine jusqu'à la chambre et revient avec un jean délavé taille enfant et un pull en laine avec des coudières en cuir.

— Ils devraient t'aller. Ce n'est peut-être pas du dernier cri, mais au moins tu seras au chaud et au sec.

Quelque chose passe dans le regard de la femme, elle tire Svala vers elle :

— Tu saignes, dit-elle, et c'est au tour de Svala de constater que son bras n'est pas humide seulement à cause de la pluie.

Elle revoit la maison et le carreau de la cave brisé. Elle a dû laisser des traces. *Merde*. Elle devrait y retourner et les effacer. Mais les mains de la femme sont chaudes et sèches. Elle sent le pain et la maison est agréable.

— Ça ne fait pas mal ? demande-t-elle en étudiant la plaie qui bâille comme le sillon laissé par un couteau dans un filet de viande.

— Non, dit Svala. Vous auriez un pansement ?

— Il aurait fallu recoudre, dit la femme.

Elle fouille dans le fatras d'un placard de cuisine. Revient avec de l'alcool et un bandage.

— Ça va piquer, poursuit-elle avant de badigeonner la plaie.

Svala ignore ce que signifie piquer, mais elle ne le dit pas. Sans un mot, elle se laisse rafistoler avec du sparadrap et un

bandage par-dessus – sans doute inutile. C'est réconfortant. Son dernier repas remonte à loin. Elle a sommeil.

— Tu habites en ville ? demande la femme. Peut-être que tu ferais mieux de téléphoner chez toi ?

— Ce n'est pas la peine, dit Svala.

— Ah bon, tu es l'enfant de qui, toi ?

— Märta Hirak.

— Märta, répète-t-elle en touillant le contenu d'une marmite. Elle venait souvent quand elle était petite. Après, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Enfin bon. C'était il y a longtemps, dit-elle.

Puis elle pose un bol de soupe devant Svala sans croiser son regard.

Ensuite, elles piquent des bouts de fromage à la fourchette et les trempent suffisamment longtemps dans la soupe pour qu'ils ramollissent.

— Vous habitez seule, ici ? demande Svala.

— Oui, je suis même née ici.

— Votre cuisine est chaleureuse, dit Svala dans un bâillement.

— Allonge-toi un moment sur le canapé, propose la femme, et Svala ne dit pas non.

Elle ne remarque pas la couverture qu'on étend sur elle. Ni que la femme passe un coup de fil et qu'une personne frappe à la porte quelque temps après. Ce sont des voix qui la réveillent. La femme – Marianne – et une autre femme sont installées chacune dans un fauteuil, avec leurs lunettes sur le nez et des feuilles devant elles.

— Mais Marianne, ils ne peuvent pas t'obliger, dit la plus jeune qui semble répondre au nom d'Anna-Maja.

— Ces messieurs peuvent faire bien plus que tu ne le crois, dit Marianne.

— D'accord, mais pas n'importe quoi non plus. Si tu ne veux pas vendre, tu ne veux pas vendre.

— J'habiterai ici jusqu'à ma mort. Ils devront me tuer s'ils veulent récupérer la terre.